

22 - Les condamnés à mort...

décembre 2017

Coup de mou ? Panne d'arguments ? Surchauffe dans l'entreprise ?... Que deviens-tu Fabrice ?

En attendant de tes nouvelles, je profite perfidement de la saison des vœux pour te signaler la réédition d'un roman de science-fiction qui m'avait fait grosse impression, la première fois que je l'ai lu, aux alentours de mes quinze ans. Je sais que tu affectionnes le genre, et l'industrie qui sert de cadre à son action devrait particulièrement t'intéresser.

Les condamnés à mort, c'est son titre, est une œuvre de Claude Farrère, académicien français et grand libéral bien qu'ami du maréchal Pétain. Elle figurait parmi les préférées de mon père, tu comprendras vite pourquoi.

La relisant aujourd'hui, avec le recul du temps et compte tenu des actuels *grands trends* politico-économiques, je me demande si elle ne pourrait pas bel et bien coiffer sur le poteau les utopies d'Orwell et de Huxley dans la course, si incertaine, au meilleur des mondes inégalitaires possible...

Je te laisse en juger.

Ecrite en 1920, l'histoire est censée se dérouler à la fin du 20^{ème} siècle dans un immense domaine à l'embouchure du Mississippi. Le Gouverneur Mac Head Vohr, dit aussi « *le roi du blé* », y règne en maître absolu sur un gigantesque complexe agro-industriel, la Siturgic, supposé fournir « *de pain, de pâtes, de biscuits, de gâteaux, de semoules et de farines la totalité du continent américain* »...

Un staff restreint de Conseillers spécialisés, de Directeurs et d'Ingénieurs-chefs de toutes nationalités assiste régulièrement le Gouverneur pour les bilans comptables et l'enregistrement de ses sages décisions. Tous sont à son entière dévotion et vivent, par commodité, aux abords de son palais.

A courte distance de cette zone résidentielle se dressent par centaines les usines de la Siturgic, et, loin au-delà, les villes constituées de *blocs* où s'entasse le reste de la population siturgicienne : ouvriers et contremaîtres.

L'auteur, par souci d'efficacité romanesque, ne parle guère du reste du monde. Mais tout laisse à penser que d'autres géants industriels de même envergure s'en partagent la souveraineté réelle, secteur économique par secteur économique, sans trop se soucier de gouvernements nationaux manifestement aux ordres.

L'auteur ne s'étend pas davantage sur les autres activités humaines - et pour cause : toutes, en Siturgie comme ailleurs, sont désormais assumées par des machines : bâtisseuses, laboureuses, vêtisseuses, pédagogiques, culturelles, chirurgicales - et j'en passe - conçues ici et là par une *middle class* exclusivement constituée d'ingénieurs, de sous ingénieurs et de techniciens surmotivés. Bien sûr, on ne parle pas ici de *robots* (le mot, en 1920, vient à peine d'être inventé) et moins encore de programmes informatiques, mais force est d'admettre que Farrère avait à cet égard une vision assez prémonitoire de l'avenir.

Quant aux carrières spécifiquement *commerciales*, il n'en est même plus question : à quoi bon des stratégies du marketing lorsque tous les secteurs de l'économie sont tenus par des monopoles ? Même économiques, les guerres de conquête finissent par finir quand les rois jugent plus prudent d'assurer d'un commun accord la pérennité de leurs frontières...

Et l'Art, dans tout ça ? Et la Littérature ?

Toi-même le prédisais : « *Le marché de l'art est un bien pauvre marché, il n'a pas les caractéristiques d'un marché efficace, ni la liquidité, ni le volume de transactions, ni l'hétérogénéité des acteurs* »... Autant dire qu'en l'an 2000 du roi du blé, nul ne s'en soucie

plus depuis longtemps. Nul, à l'exception toutefois de l'oisive Eva, la fille unique - et pourrie gâtée - de Mac Head Vohr, une incurable romantique « *férue de tout ce qui est vieux, désuet, périmé* ». C'est pour elle seule que le Gouverneur a aménagé un quasi musée doublé d'une immense bibliothèque dans une aile de son palais, lui-même « *à la mode d'une demi-douzaine de siècles répassés* » pour complaire à la belle.

Qu'aurait à faire de l'Art et de la Littérature, sinon, une bourgeoisie vouée au *high tech* ? *a fortiori* cette lie de prolétaires braillards qui occupent *les blocs* et dilapident leur temps libre dans les cinémas, les tavernes, les tripots et les dancings ?

Sans oublier que la survivance même desdits prolétaires ne tient qu'à un fil : réduits à de dérisoires tâches de maniement et de maintenance des machines, comment des robots dûment programmés ne feraient-ils pas aussi bien sinon mieux qu'eux ? Qui plus est à moindre coût...

Justement, des « *machines mains* » dernier cri viennent secrètement d'être mises au point. Il suffirait que Mac Head Vohr claque du doigt pour que l'ultime piétaille se retrouve sans un sou à la rue...

Mais le Gouverneur, sous ses dehors austères, cache une âme d'humaniste torturé. Sans doute est-il lucide : « *Ces hommes sans utilité sociale ne sont plus des hommes, puisque les voici incapables de s'adapter à leur époque, incapables de suivre le train moyen de l'humanité ; assurément, la loi de Darwin les condamne, sans aléa, à mort* »... Mais bon ! on a tout de même un reste de conscience chrétienne : « *Offrir une occupation quelconque, fût-elle fictive, donner un travail, fût-il une aumône, aux bras humains dépossédés par l'envahissante Machine, c'est sans doute une charité gratuite mais une charité prudente* » : Washington, Montréal et surtout Buenos Ayres n'ont « *que trop tendance à désavouer toutes mesures énergiques* ». N'est-il pas préférable pour lui d'éviter, dans la mesure du possible, « *tout conflit entre son pouvoir financier et le pouvoir politique qui, en somme, est nominalelement son maître* » ?

Ça n'est pas dit mais on y pense : à qui, au demeurant, la Sidurgic vendrait-elle son pain et ses friandises, si toutes les internationales monopolistiques du continent réduisaient de même leurs propres troupes à la mendicité ?

Quant à payer ces inutiles à ne rien faire, toi-même le déclarais dans un lointain courriel : ne serait-ce pas « *philosophiquement et moralement infiniment dangereux* » ?

Autant donc pour satisfaire à la morale qu'à la philosophie, l'avisé Gouverneur renonce prudemment à ses *machines mains*.

C'est alors qu'éclate le drame.

Un ingénieur dissident nommé Pietro Ferrati, généreux mais chimérique, indifférent à la bienveillance du maître et sans doute influencé par les vieilles thèses d'un certain Jean Jaurès, « *cet énorme imbécile, d'énorme bonne foi* », s'est mis en tête de mobiliser la populace pour l'obtention d'une augmentation de salaire. Non sans mal il faut dire, tant elle est abrutie...

Arrêts de travail, AG fébriles, sabotages de matériel, attaques de vigiles, meurtres abjects d'indics... J'abrège les péripéties : il te suffira d'imaginer *Germinal* raconté par l'hagiographe du châtelain... Le tout, inexorablement, débouchant sur la grève générale.

« *Grève, guerre. Synonymes.* » Guerre de fainéants et de pleutres, qui pis est...

Dilemme dans l'âme humaniste de Mac Head Vohr :

Céder lâchement à la menace du nombre ? à la violence ? à l'odieux chantage ? Consacrer le triomphe contre-nature de la bestialité sur l'Intelligence en accordant la prime exigée ?

Impensable ! On a beau être pragmatique et bienveillant, on a quand même des principes...

Laisser en revanche la révolte s'essouffler au risque d'affamer pendant ce temps le continent pris en otage ? Humainement intolérable ! « *Le fait de grève est un crime capital quand la grève assassine un pays !* »

Cependant que les brutes avinées fêtent d'avance dans leurs blocs, façon 81, l'éclatant succès de leur mouvement, les *machines mains* sont donc nuitamment acheminées jusqu'aux ateliers par le soin de policiers fédéraux, « *plus sûrs que les agents de l'état de Louisiane, nègres pour la plupart* »...

Les usines peuvent reprendre. L'Amérique ne mourra pas de faim.

Mac Head Vohr est malgré tout méfiant. Il se doute bien que la réponse risque d'être saignante et il a tout prévu. Son ingénieur favori a bricolé vite fait bien fait une petite merveille dans la catégorie bijoux de destruction massive. « *Vingt centimètres de long, dix de large, quinze de haut* » mais capable d'anéantir proprement jusqu'à « *l'illusion matérielle des corps* » : la batterie lance-missiles en plus maniable, la solution finale en plus hygiénique, la bombe H en plus respectueuse de l'environnement... « *Quatre cent mille morts mais aucun cadavre !* » promet l'inventeur...

Tout ça juste au cas où, évidemment ... Un roi du blé humaniste ne devient pas génocidaire par pur amour du travail bien fait : il n'est impitoyable qu'en cas de force majeure.

Comme c'était à prévoir, malheureusement, les grévistes se déchaînent. Après un temps de stupeur au vu des cheminées qui fument, les voici qui marchent en hurlant vers le palais où parvient le grondement de leur multitude « *plus proche d'un cri bestial que d'une clameur humaine* ». Comble d'horreur, Eva la fille chérie est à leur tête, au côté du beau Pietro dont elle est tombée follement amoureuse ! Qui dira jamais les effets funestes du coup de foudre romantique !...

Du fond de son fauteuil, sur la terrasse où il attend l'assaut, le Gouverneur pâlit, frémit, se fige « *tel un homme que la paralysie foudroie* ». Le cœur saigne, à l'évidence, mais le doigt sur le bouton du désintégrateur ne tremble pas : n'est-ce pas depuis toujours la volonté de Dieu et de Darwin réunis ? « *Ceux-là qui ne peuvent ou ne veulent s'adapter, la Très Sainte Sélection les exécute !* »

Alors clic ! « *Périssent beaucoup d'hommes, plutôt que tous les hommes !* »...

Exit les amoureux.

Exit leur armée vociférante de race inférieure.

Le monde est non seulement sauvé mais purgé.

L'ordre règne désormais en Siturgie.

Conscient du devoir accompli mais inconsolable, le Gouverneur Mac Head Vohr se retire en son palais, façon statue du Commandeur, entre ses fidèles transis d'admiration.

Fin de la fable.

Car fort heureusement tout cela n'est qu'une fable.

Caricaturale, grossièrement manichéenne, et dont les prémisses sont - de toute évidence - absurdes.

En réalité les vrais libéraux veillent au grain, qui exigent que la morale préexiste à l'économie et qui ne défendent les intérêts d'aucune classe dominante. Ils sont vigilants. Ils feront barrage de leurs corps, s'il le faut, dès lors qu'un éventuel roi du blé s'aviserait de transgresser les règles du jeu en instaurant, où que ce soit, un quelconque monopole. A plus forte raison en y imposant ses propres règles et son interprétation perso des évangiles.

Rien à craindre !

Que rien ne t'empêche donc de profiter pleinement avec tous les tiens, cher Fabrice, d'une très heureuse et très fructueuse nouvelle année.